

LOUIS BAZIN

Le problème des consonnes géminées en turc ancien (avant l'introduction des caractères arabes)

Le problème des consonnes géminées en turc ancien (qui est à la fois phonétique et graphique) n'a jusqu'à présent été soulevé de façon explicite qu'à propos d'un cas précis, très frappant, qui se présente dans les Inscriptions de l'Orkhon, celui du verbe *id-* 'envoyer, lâcher' aux formes du parfait en *-t-*. Voici ce qu'en dit Mlle. Annemarie von Gabain aux pages 55 et 56 de son *Alttürkische Grammatik*: "Wechsel *td/tt/dt/t/d*: Verbstämme, die auf *t* oder *d* auslauten, bilden das Perf. unregelmäßig; es kommt *id-ti* 'er hat gesandt' vor neben *it-di*, *iti* und *idi*. Diese Erscheinung ist schon in den Inschriften belegt".

L'interprétation des formes *idtī* et *iddī* est aisée: la première est parfaitement régulière (3^e personne du sg. du Parf. *-tī* s'ajoutant au radical *id-*); la seconde présente simplement une métathèse de sonorité (*dt/td*). Quant aux formes notées "*iti*" et "*idi*", pour lesquelles Mlle. von Gabain parle de "Parfait irrégulier", elles représenteraient en effet, si l'on devait les lire, comme on l'a fait jusqu'ici, avec une consonne simple *t* ou *d*, des formes de Parfait profondément aberrantes, partant d'un radical *id-* par ailleurs très bien attesté (chez *Kaşgarî* notamment).

Mais cette anomalie choquante disparaît dès que l'on remarque (et ce sera l'objet de notre communication) que l'alphabet "runiforme" des Inscriptions turques anciennes n'a pas (comme, par exemple, l'alphabet arabe avec le *šadda*) le moyen de noter les consonnes géminées et les représente graphiquement comme des consonnes simples.

Si, en effet, au lieu de "*iti*" et "*idi*", on lit respectivement *itti* et *iddi*, toute irrégularité proprement morphologique disparaît, et l'on a simplement affaire à un phénomène phonétique bien connu: l'assimilation de sonorité des consonnes *d* et *t* en contact, la forme originelle normale *idtī* donnant d'une part *itti* par assimilation régressive, d'autre part *iddi* par assimilation progressive.

*

Nous pouvons étendre ce raisonnement à un cas très semblable qui se présente dans les Inscriptions paléo-turques: celui du Parfait en *-t-* du verbe bien connu *dod-* 'placer, laisser'. Ce Parfait apparaît à la 3^e personne du sg. sous une forme qu'on

a lue “*qotî*” à la ligne 12 de la face Sud de l’Inscription II de l’Orkhon, et par deux fois à la 1^e pers. du sg. sous une forme qu’on a lue “*qotîm*” dans l’Inscription de Šine-Usu (ligne 2 de la face Est et ligne 6 de la face Sud). On, pourrait, certes, supposer un Parfait en -*t*- formé sur un radical *qo-* identique à celui du turc de Turquie (*qomaq*), à côté de *qoymaq* qui remonte à *qod-*. Mais cette hypothèse est à rejeter, car le verbe en question n’apparaît nulle part ailleurs avec un radical *qo-* dans les Inscriptions paléo-turques, où il est, au contraire, largement attesté sous la forme *qod-*.

L’explication véritable de ces formes du Parfait nous est donnée par la forme *qottî*, avec *šadda* notant une consonne géminée, qui figure dans le *Divân* de K a ş- g a r î. Il faut également lire une consonne géminée, donc: *qottî* et *qottîm* dans les Inscriptions, avec assimilation régressive survenue dans les formes originelles **qodtî* et **qodtîm*. Ici encore, il faut renoncer à toute anomalie morphologique, pour ne retenir qu’un fait de phonétique très courant.

*

Un troisième verbe à radical terminé par *d*, le verbe *tod-* ‘se rassasier’ (= osm. *doymaq*), subit, dans les Inscriptions paléo-turques, une modification phonétique, par assimilation à la consonne initiale du suffixe, qui a été jusqu’à présent méconnue.

On rencontre en effet, à la ligne 8 de la face Sud de l’Inscription de l’Orkhon I et à la ligne 6 de la face Nord de l’Inscription de l’Orkhon II, un mot signifiant ‘satiété’ qu’on a lu jusqu’ici “*tosîq*”, et qui figure selon cette lecture dans le Glossaire de l’*Alttürkische Grammatik* de Mlle. v o n G a b a i n.

Or, il s’agit clairement d’un nom déverbatif en -*sîq*, formé comme *bat-sîq* ‘le couchant, l’Ouest’ et *tog-suq* ‘le levant, l’Est’. Comme il n’existe pas, en turc ancien, de verbe **to-* signifiant ‘se rassasier’, mais un verbe *tod-*, bien attesté dans la forme suppositive *tod-sar* dans le même passage des deux Inscriptions de l’Orkhon, il faut, une fois de plus, lire la consonne comme géminée et adopter la leçon *tossîq*. On a là une assimilation régressive du *d* final du radical au *s* initial du suffixe, **tod-sîq* devenant *tossîq*. Si l’on n’a pas, dans les mêmes passages, une telle assimilation pour la forme suppositive *todsar*, c’est parce qu’il s’agit alors d’une forme de la conjugaison du verbe lui-même, où le radical est protégé contre l’altération phonétique par le sentiment étymologique.

*

Les constatations faites ci-dessus quant à la notation défective des consonnes géminées dans les Inscriptions paléo-turques nous amènent à modifier l’interprétation traditionnelle de diverses formes attestées dans ces textes.

Pour commencer, la notation, comme pour un *t* simple, du *tt* géminé, constatée dans *ittî*, *qottî*, et *qottîm*, nous incite à lire avec une géminée la forme jusqu’ici notée “*yaraturtîm*” de la ligne 12 de la face Sud de l’Inscription I de l’Orkhon. En effet, le sens est ‘j’ai fait édifier, j’ai fait créer’, et il s’agit certainement d’un factitif du

verbe *yarat-* 'édifier, créer'. Or, les verbes polysyllabiques terminés par une consonne, comme *yarat-*, ne font pas leur factitif en *-ur-*, mais en *-tur-*, et l'osmanli *yarattur-* (turc moderne: *yarattır-*) atteste bien la géminée. Il faut donc lire: *yaratturtım* 'j'ai fait créer'.

D'autre part, à la ligne 8 de la face Nord de l'Inscription I de l'Orkhon, dans un passage où il est question d'un camp d'hivernage des *Türk* Septentrionaux (*Kök Türk*), puis d'une sortie faite, au printemps, contre les *Oğuz*, on a lu jusqu'à présent: "*kül tegin bāg bašlayu qitīmiz*", 'nous fîmes une attaque sous le commandement de Kül Tegin'. Il n'est pas dans notre propos de discuter ici la leçon traditionnelle "*Kül Tegin*", qui doit, selon nous, être remplacée par *Köl Tegin*, avec pour premier élément le même mot que dans le titre de *Köl İrkin*, bien expliqué par Kaşgarî comme comprenant le mot *köl* 'lac, mer intérieure', symbole de sagesse et de puissance (cf. *Čiŋgis Xan* et *Dalai Lama*). Nous nous en prendrons plutôt à la lecture "*qitīmiz*", qui n'a rien de satisfaisant. On a voulu, par analogie au prétendu "*iti*", de *id-ti*, l'expliquer comme un Parfait en *-t-* d'un verbe "*qid-*" qui signifierait 'attaquer' et serait à rapprocher de l'osmanli *qıymaq* 'hacher' et 'massacrer'. Or, un tel verbe n'est pas attesté dans les Inscriptions paléo-turques. De plus, le sens de 'hacher, massacrer' est différent de celui d'attaquer et ne convient en rien au contexte, où nous voyons que les *Oğuz*, bien loin d'être massacrés, reviennent en force et mettent en difficulté le campement des *Kök Türk*, que *Köl Tegin* défend à grand peine.

Une autre objection, plus forte encore, est que la consonne initiale de ce prétendu "*qitīmiz*" n'est pas notée par le signe qui, normalement, dans ce texte, sert à écrire le groupe *qī* initial des noms et verbes, mais par celui qui, d'ordinaire, note *q* précédé ou suivi de *a*. Un *i/i* en graphie pleine figurant après la gutturale, une lecture *qa* n'est pas possible ici, mais une lecture *aq* doit être envisagée. Or, si nous combinons cette lecture *aq*, la plus attendue en pareil cas, avec une lecture géminée de *t*, nous avons une leçon en tout point satisfaisante: *aqittimiz* 'nous fîmes faire une incursion', 1^e pers. du pl. du Parfait en *-t-* du verbe *aqit-*, factitif bien connu de *aq-* 'couler, se répandre' et 'faire une incursion' (ce dernier sens bien expliqué par Kaşgarî et conservé dans le nom déverbatif osmanli *aqın* 'incursion, razzia').

Nous lisons donc le passage en question:

Köl Tegin bāg bašlayu aqittimiz 'nous fîmes faire une incursion, avec Köl Tegin en tête, comme Chef'.

*

Une autre conséquence de nos observations sur la graphie défective des consonnes géminées dans les Inscriptions turques anciennes concerne le prétendu datif en "-a" qu'on observerait après des mots terminés par une occlusive gutturale sourde.

On sait que le datif normal turc ancien est en *-qa*. L'hypothèse d'un datif en *-a* après gutturale sourde repose essentiellement sur quelques graphies des Inscriptions: "*balıqa*" datif de *balıq* 'ville', à la ligne 9 de l'Inscription de l'Ongin; "*batsıqa*", datif de *batsıq* 'couchant, Ouest', à la ligne 4 de l'Inscription de Suji; "*toğsuqa*",

datif de *toǵsuq* 'levant, Est', à la ligne 2 de la face Sud de l'Inscription I de l'Orkhon. Plutôt que de supposer dans ces mots une anomalie morphologique que rien ne confirme solidement par ailleurs, mieux vaut lire les consonnes gutturales comme des géminées, ce qui nous donne les datifs réguliers en *-qa*: *balıqqa*, *batsıqqa*, *toǵsuqqa*.

C'est encore une gutturale géminée qu'il faut lire, à notre avis, à la ligne 25 de la face Est de l'Inscription II de l'Orkhon, où il est question d'un Chef dont on a lu le titre: "*basmıl ĩduqut*". Les commentateurs ont d'ailleurs bien vu que le second mot représentait le titre, connu par les sources chinoises, d'*ıduq qut* 'Bohneur Sacré', composé de *ıduq*, nom déverbatif de *ıd-* 'laisser' et 'laisser libre; consacrer (à une divinité)', et de *qut*. Il ne fait ici aucun doute qu'il faut lire avec une géminée: *basmıl ĩduq-qut* 'L'İduq-Qut des Basmıl'.

Notons enfin, dans le chapitre des gutturales, que le verbe qui signifie 'édicter un ordre souverain', et qu'on a lu "*yarlıqa-*" dans les Inscriptions, alors qu'il est bien attesté en uygur sous la forme *yarlıǵqa-*, verbe dénominatif en *-qa-* dérivé de *yarlıǵ* 'proclamation, ordre souverain', doit être lu avec une géminée: *yarlıqqa-*. Il s'agit ici, dans cette forme qui remonte à *yarlıǵ-qa-*, d'une assimilation régressive du *ǵ* à l'occlusive gutturale sourde du suffixe *-qa-*.

*

Deux autres cas très clairs de consonnes géminées notées comme simples (en l'occurrence, *ll*) sont à signaler dans les Inscriptions de l'Orkhon. Il s'agit d'une part du nom de peuple qu'on a lu "*čölig il*" (I Sud ligne 4 et II Sud ligne 5), qu'il faut lire *čöllig el* "le Peuple du Désert" (adjectif dénominatif en *-lig* dérivé de *čöl* 'désert'), et d'autre part du nom du Prince qui fut le scripteur de ces textes, le prétendu "*yolıg tegin*" (I Sud-Est, et II Sud-Ouest), qu'il faut, comme le suggère dans son Glossaire Mlle. v o n G a b a i n, lire, avec géminée, *yolliǵ tegin* 'le Prince qui est dans la bonne voie' (adjectif dénominatif en *-liǵ* dérivé de *yol* 'voie, bonne voie, bonne chance').

*

Nous n'avons certainement pas épuisé, dans ce rapide tour d'horizon, tous les cas où il faut rétablir des consonnes géminées, notées comme des simples, dans les Inscriptions turques anciennes. Un examen systématique, sous cet angle, de tous les textes épigraphiques ne pourra manquer d'amener de nouvelles découvertes, qui parfois modifieront utilement l'interprétation.

Si, de la littérature épigraphique paléo-turque, nous passons, pour l'étude de ce problème, à la littérature uygur des manuscrits, nous trouvons, proportionnellement, un bien moins grand nombre de cas où il faut rétablir comme géminées des consonnes notées comme des simples. En effet, les scribes uygur répugnent moins que les scripteurs des Inscriptions "runiformes" à redoubler une lettre dans leur écriture. De plus, la tradition uygur a développé l'analyse grammaticale des suffixes, qui sont notés avec beaucoup de soin, parfois séparés du radical, et presque toujours ressentis comme des éléments ayant leur existence propre.

On trouvera cependant quelques datifs en *-qa* après gutturale finale notés sans gémination, spécialement après le nom déverbatif d'action en *-maq* (datif "*-maqa*" = *-maqqa*). De même, le verbe *yarliġqa-*, avec l'assimilation en *yarliqqa-* sera souvent noté comme "*yarliqa-*", avec une gutturale unique. Le nom du 'souverain', maître d'un groupe de tribus ou d'un pays, *el* (noté "*il*"), qui doit être, étymologiquement, un dérivé en *-liġ*, donc: *el-liġ*, est toujours noté "*ilig*", avec un seul *l*. Enfin, les noms de nombre, comme *yetti* '7', où *K a ş g a r î* note des géminées, sont toujours écrits avec des consonnes non redoublées, et souvent en graphie abrégée, comme "*yti*".

Les textes en écriture brahmî, qui notent jusqu'à l'excès les moindres nuances des réalisations phonétiques, non seulement ne manquent pas de noter les géminations de consonnes, mais même écrivent parfois à deux reprises, dans leur système d'écriture syllabique assez confus, des consonnes que l'étymologie et la comparaison linguistique signalent comme simples, par exemple le *t* de *artuq* 'excédent' (osm. *artuq*, turc moderne *artıq*), déverbatif en *-uq* de *art-* 's'accroître, venir en excédent': "*arttoq*" dans un texte en brahmî.

De toute façon, il ne faudra pas oublier, en déchiffrant des textes turcs anciens, épigraphiques ou manuscrits, la possibilité de notations défectives de certaines consonnes géminées.

En ce qui concerne spécialement les textes épigraphiques, nous pourrions résumer comme suit les divers cas que nous avons constatés:

$\begin{matrix} T+T \\ D+T \end{matrix} \}$	$\begin{matrix} TT \\ TT \end{matrix}$ noté "T".	$\begin{matrix} Q+Q \\ \dot{G}+Q \end{matrix} \}$	$\begin{matrix} QQ \\ QQ \end{matrix}$ noté "Q".
$D+S \}$	SS noté "S".	$L+L \}$	LL noté "L".

Ce tableau, soulignons-le, n'est que provisoire, et devra sans doute être complété.

*

Si nous abandonnons notre point de vue paléographique pour un point de vue proprement linguistique, nous pourrions avancer quelques observations générales concernant les consonnes géminées en turc ancien.

Tout d'abord, nous remarquerons que, dans tous les cas précités, la géminée représente phonologiquement deux phonèmes distincts, dont l'un est le phonème terminal d'un radical nominal ou verbal, et l'autre le phonème initial d'un suffixe.

Un examen attentif des racines nominales et verbales du turc ancien, d'une part, et, d'autre part, des suffixes, nous amène à conclure qu'il n'y a pas, normalement, de consonnes géminées en turc ancien, ni dans la racine, ni dans le suffixe pris isolément. Tout au plus peut-on supposer l'existence, marquée d'une valeur affective, de quelques géminées secondaires, "expressives", dans les noms de nombre par exemple.

Autrement dit, dans le langage turc ancien normal (non "affectif"), l'opposition phonologique "simple/géminée" n'existe pas, pour les consonnes, dans la formation des éléments sémantiques et morphologiques pris un à un. C'est là une bonne raison

pour que les créateurs de l'écriture turque ancienne n'aient pas songé à faire place, dans leur système graphique, à une notation de consonnes géminées (à la différence, par exemple, des grammairiens arabes, qui ont une langue où la gémination consonantique joue, en tant que telle, un rôle sémantique).

La succession immédiate, en turc ancien, de deux phonèmes consonantiques identiques n'est qu'un accident combinatoire, qui n'a pas à être affecté d'un signe spécial dans une notation phonologique.

Dans les textes turcs anciens, la connaissance, aujourd'hui très étendue, des radicaux d'une part, des suffixes d'autre part, nous permet assez facilement de rétablir ces deux phonèmes successifs là même où, par simplification graphique, un seul est écrit. Un peu d'attention y suffit, et c'est précisément cette attention que nous avons voulu éveiller par cette communication qui ne prétend pas épuiser le sujet, mais seulement poser le problème.